

« au nom de sa majesté, la vouloir accommoder de
« quelque bonne somme de deniers, qu'elle n'a
« voulu limiter, remettant à la discrétion dudict
« sieur de Maisse de deffendre la demande, selon
« qu'il cognoistra qu'ilz s'y pourront disposer. »
Mais cette fois les Vénitiens s'en tinrent au conseil
du pape.

Une nouvelle peste affligea Venise et ses provin-
ces en 1373. Après avoir enlevé à la seule capitale
plus de quarante mille de ses habitants, entre les-
quels on eut à regretter le célèbre peintre Titien,
la contagion gagna Milan, où elle fournit à l'arche-
vêque Borromée l'occasion de signaler sa charité
pastorale, et de faire bénir sa mémoire. Le même
fléau se manifesta quelque temps après à Candie, et
ravagea cette colonie pendant plusieurs mois. Ces
désastres, aussi cruels que des guerres, étaient un
des inconvénients attachés à la communication fré-
quente des peuples orientaux.

Le doge Moncenigo étant mort en 1376, les élec-
teurs voulurent couronner dignement la brillante
carrière du vainqueur de Lépante; leurs suffrages,
d'accord avec la voix publique, se réunirent tous en
faveur de Sébastien Venier. Il était le troisième
doge de sa famille, et la république vit avec joie, à
la tête de son gouvernement, celui qui avait paru si
glorieusement à la tête de ses armées. Il n'occupa
cette dignité que deux ans. Les historiens attribuent
sa mort au chagrin que lui causa la destruction pres-
que totale du palais ducal, dévoré par un incendie.
Il n'est nullement vraisemblable qu'un événement
de cette nature eût ébranlé l'âme d'un homme qui
avait passé par les grandes épreuves de la vie.

Il mourut au mois de mars 1378. Son succes-
seur fut Nicolas Daponte, vieillard de quatre-vingt-
huit ans. Les Vénitiens aimaient à prouver par de
tels choix, qu'ils n'étaient pas leur doge pour les
gouverner.

II. Dix ans s'écoulèrent sans être marqués par au-
cun événement considérable. Les pirateries des
Uscoques donnèrent lieu à plusieurs expéditions,
qu'on pouvait appeler des exécutions militaires :
quelques vaisseaux pris, beaucoup de pirates pen-
dus, leurs demeures saccagées, mais jamais un suc-
cès complet qui mit fin à leurs brigandages; ce fut
à cela que se réduisirent toutes ces expéditions
pendant plus d'un siècle et demi. Plusieurs régle-
ments d'administration intérieure signalèrent cet
intervalle de tranquillité. Les formes de la procédure
furent simplifiées. Le bas prix, c'est-à-dire l'abon-
dance des denrées de première nécessité, fut assuré
par une sage police. On s'occupa du rembourse-
ment des emprunts que la guerre avait nécessités.
Le palais ducal se releva de ses ruines. La place de
Saint-Marc fut achevée. Le beau pont de Rialte, qui

joint par une seule arche les deux rives du grand
canal, fut reconstruit en marbre. Palladio bâtit la
superbe église du Rédempteur, pour acquitter un
vœu que la république avait fait, afin d'être délivrée
de la peste. La ville de Corfou fut mise en état de
défense par Ferdinand Vitelli. Jules Savorgnano
construisit, sur la frontière du Frioul, la belle for-
teresse de Palma-Nova : c'était un glorieux monu-
ment de la victoire de Lépante; cette forteresse,
dont la construction était suffisamment justifiée par
les invasions des Turcs, n'était pas moins impor-
tante pour se préserver des tentatives ambitieuses
de la maison d'Autriche. Enfin neuf hommes qui
avaient consacré une grande partie de leur vie à
l'étude des lettres, s'étant réunis, formèrent une so-
ciété qui devint l'académie de Venise.

Nicolas Daponte avait succombé à sa vieillesse
en 1385; le choix de son successeur eut cela de re-
marquable, qu'on le prit parmi les nobles nouveaux;
c'en était le second exemple depuis l'élection d'An-
dré Vendramino. Pascal Cicogna descendait de Marc
Cicogna, apothicaire, élevé au patriciat en 1381,
après la guerre de Chiozza, pour avoir signalé son
zèle en fournissant un vaisseau, en abandonnant
ses rentes, et en se dévouant personnellement à la
défense de la patrie. Au reste, ces rares exemples de
l'élévation des nobles nouveaux prouvaient beau-
coup moins les égards qu'on avait pour eux, que la
jalousie méritée par les anciennes familles. Quoique
les nouvelles familles ne parvinssent que bien rare-
ment à la suprême dignité, on avait remarqué que,
depuis environ deux cents ans, les plus anciennes
en étaient exclues : c'était une espèce de parti mi-
toyen, qui réprimait également l'ambition des
grandes maisons, attachées à retenir le pouvoir,
et des hommes nouveaux non moins ardents à l'en-
vahir.

Les choix faits dans des familles médiocrement
puissantes, avaient permis d'affaiblir sans trouble
l'autorité ducal. A la mort de Nicolas Daponte, les
passions se réveillèrent; les factions opposées dési-
gnèrent chacune un candidat; les barrières du con-
clave furent sur le point d'être forcées; on courut
aux armes, on fit des prières publiques dans les
églises, et ce ne fut qu'après cinquante-deux tours
de scrutin, que les deux partis, ne pouvant triom-
pher l'un de l'autre, firent tomber le choix sur un
vieillard qui n'appartenait à aucun des deux. Pascal
Cicogna suppléait à l'infériorité de sa naissance par
une réputation de sainteté. On citait non-seulement
ses vertus, mais ses miracles. On racontait qu'un
jour à Candie, pendant qu'il assistait à la messe,
l'hostie s'était élevée d'elle-même, et était venue se
placer entre ses mains. Aussi voyait-on dans une
église de Venise un tableau où ce doge était repré-